



ÉDUCUER DANS LA CONTEMPLATION ET L'INTÉRIORITÉ DEPUIS LE SACRÉ-CŒUR :

Une exposition théorique et expérientielle

Mariola López Villanueva RSCJ

Première partie

(Remercier l'invitation, l'internationalité... la recherche conjointe, le fait d'être une «communauté internationale» de soutien, de découvertes et d'inspiration).

On dit que saluer signifie « donner la santé », saluer autrui en lui faisant sentir que sa présence nous fait plaisir, que nous le voyons, qu'il est bon qu'il soit ici... C'est ainsi que nous ont salué ces derniers jours nos Sœurs et les organisateurs dans cette chère ville de Mexico. C'est ainsi que nos enfants et nos jeunes espèrent être salués. Cultiver une façon de saluer qui avive la lumière qui existe chez l'autre : « *Tu es bénie entre les femmes* », a dit Élisabeth – à une étape déjà avancée de sa vie - à la jeune Marie qui ouvrait à peine son cœur à Dieu (Lc 1, 42). Les arbres et les fleurs nous saluent aussi constamment, seulement la plupart du temps nous sommes distraits et ne les remercions pas.

On m'a invité à partager avec vous sur le thème de *l'éducation dans la contemplation et l'intériorité depuis le Sacré-Cœur*. En pensant à ce que je pouvais vous apporter, un souhait, une sollicitude m'est venue à l'esprit : quoi que ce soit, j'espère que qu'il puisse toucher nos vies. Je suis convaincue que seul ce que nous vivons, ce qui nous fait du bien, et ce qui compte pour nous...c'est ce que nous pouvons transmettre. Nous savons que notre présence devient un catalyseur face au regard des enfants.

Apprendre à contempler et apprendre à vivre ensemble sont deux des nombreux défis du XXI^e siècle. Au milieu d'un monde décomposé, inégal, violent, blessé dans ses relations... nous avons besoin de contempler la réalité depuis une autre perspective : celle des petites attentions et des gestes d'amour, celle de l'espoir au milieu de la pauvreté, celle du Cœur de Dieu, dans lequel la vie prend inexplicablement tout son sens et toute sa beauté, même au milieu de la douleur.

Il y a quelques semaines, j'observais dans une cafétéria une scène qui m'a particulièrement marqué, d'une famille composée d'un couple et ses deux enfants : les quatre étaient collés à leur portables et tablettes, chacun obnubilé par son écran. Cette hyper connectivité qui se manifeste aussi chez les tout-petits, est un symbole de cette absence qui s'imprègne dans notre quotidien, de cette impossibilité à être attentifs, être présents au don d'autrui. Nous nous trouvons pris dans le tourbillon incessant du quotidien. On nous exige d'être connectés 24/24h, 7 jours sur 7, et les conséquences se font sentir sous de nombreux angles. Il n'y a pas d'instant de répit, de calme, nous sommes constamment occupés et perpétuellement sollicités par l'extérieur.

Nous n'avons jamais eu autant de moyens d'interaction et de communication, d'informations sur ce qu'il se passe dans notre monde, mais cette accumulation d'information ne

s'accompagne pas implicitement d'un accroissement de la sensibilité, au contraire, elle provoque une saturation. Aujourd'hui, les enfants aussi sont débordés. Le consumérisme qui nous guette est la forme la plus directe et funeste de tuer la capacité d'étonnement d'un enfant, car lorsque nous saturons ses sens en lui donnant tout ce qu'il veut, nous lui quittons sa capacité de désirer¹. Nous devons être conscients que nous ne pouvons pas les éduquer dans une sensibilité contemplative, empathique, capable de s'admirer et de s'émouvoir...si nous-même sommes dispersés, anxieux et débordés.

Un conte zen raconte l'histoire d'un cavalier sur un cheval au grand galop. Arrivant à un croisement de chemins, un de ses amis lui demande : « Où vas-tu? ». Le cavalier lui répond : « Je ne sais pas, demande à mon cheval ». C'est exactement notre situation : notre cheval est Internet et nous ne savons pas le contrôler.

Nous vivons à l'ère des écrans et nous ne pouvons éviter l'impact de la technologie dans nos vies et dans celles de nos enfants ; mais nous devons apprendre à développer une forme de vie où la technologie ne nous isole pas, où elle ne nous contamine pas, et ne nous déshumanise pas. Le Pape François nous met en garde dans son encyclique *Laudato Si* sur la « rapidation » (terme inventé par des sociologues latinoaméricains). Dans une société technologique, tout se déroule de façon si rapide, le virtuel a tellement d'immédiateté que les processus échouent ; tout va trop vite pour pouvoir aller au lent pas de la vie réelle². Sophie notait dans une lettre à la Mère Goetz en 1862 : « même si l'attrait du bien fait œuvrer à toute vitesse, tout se résiste à œuvrer de façon impulsive »³.

Face à cette précipitation des événements, être présents suppose un choix qui, en lui-même, est une affirmation amoureuse. Le choix d'être attentif à autrui signifie : « tu es digne, tu le vauds ». Souvent, les enfants, confrontés aux déséquilibres familiaux, demandent avant tout de la présence, quelqu'un qui regarde avec attention leurs vies, quelqu'un qui les salue calmement, qui leur pose des questions (nous aussi, nous en avons besoin...). Il est intéressant de prêter attention à la façon dont vont les tout-petits à l'école : les mères tirent les enfants, deux pas devant, et seules les grands-mères marchent à leur pas, avec eux.

Notre Chapitre de 2008 nous disait : « *Nous devons nous arrêter, faire silence et ouvrir notre être profond* »... J'aimerais que ce matin soit pour chacun d'entre nous un moment tranquille, un moment pour nous arrêter, pour « stopper le cheval », pour nous retrouver dans cette dimension profonde de la vie.

□ Nous allons nous arrêter quelques minutes et faire une pause... Je vous invite à fermer les yeux pour ouvrir votre regard intérieur. Tout simplement, nous allons nous rendre présents à nous-mêmes, à notre respiration... laissons ce mouvement de respiration nous emmener à la maison, nous exposer à cette Présence amoureuse qui nous habite. Nous respirons lentement et profondément, nous profitons de cette sensation de repos, d'amplitude, de luminosité que cette Présence ouvre en nous... Une ouverture

¹ Catherine L'ECUYER, *Educar para el asombro*, Plataforma Actual 2015.

² Le monde digital, de par son immédiateté « ne favorise pas le devoir de vivre avec sagesse, de penser en profondeur et d'aimer généreusement ». PAPE FRANÇOIS, *Laudato Sí. Ce qui se passe dans notre maison*. San Pablo 2015, 45.

³ *Santa Magdalena Sofía Barat nos habla de vida interior* (Todos los textos extraídos de su correspondencia en francés, inglés y español), Lucy GALVÁN, rscj (ed.), Madrid 2015, 45. *Sainte Madeleine-Sophie Barat nous parle de la vie intérieure* (Tous les textes extraits de sa correspondance en français, anglais et espagnol).

compatissante, la capacité d'être avec soi-même et avec les autres personnes qui nous accompagnent.

Je veux vous partager un récit qui m'a beaucoup marqué. C'est l'histoire d'un professeur français installé aux États-Unis: Jacques Lusseyran (1934-1977)⁴. Il a fait partie de la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale. C'était un écrivain et éducateur décédé dans un accident de la route à 47 ans. Lusseyran partage dans un magnifique livre le récit de sa vie depuis son enfance jusqu'à l'adolescence. Il raconte que lorsqu'il était enfant, un jour, à la sortie des classes, un gamin plus âgé que lui l'a bousculé sans le vouloir, et l'a fait tomber sur l'un des coins du bureau du maître ; il décrit : « J'ai perdu connaissance, et quand je me suis réveillé, la première chose qui m'est venue à l'esprit fut : « Mes yeux, où sont mes yeux? ». La rétine de ses deux yeux s'était déchirée, et après plusieurs tentatives, les médecins ne purent rien faire d'autre. Il est devenu complètement aveugle à l'âge de 8 ans :

« Les jours qui suivirent l'opération, je voulais encore utiliser mes yeux. J'allais dans leur direction. Et cela provoquait un effort, un manque, un peu comme un vide. Je vivais ce que les adultes appellent le désespoir... Finalement, un jour je me suis rendu compte que je regardais mal... Au fond, je regardais trop loin, et trop vers l'extérieur. Ce fut bien plus qu'une découverte, ce fut une révélation... J'étais dans un parc lorsqu'une intuition me fit changer de direction. J'ai commencé à regarder de plus près. Non pas plus près des choses, mais plus près de moi. A regarder depuis l'intérieur, vers l'intérieur, au lieu de m'obstiner à suivre le mouvement de la vue physique vers l'extérieur. ».

Dans son enfance, Lusseyran fit la découverte qu'il est possible de regarder depuis beaucoup plus près de nous-mêmes, depuis un endroit situé à l'intérieur de nous-mêmes, qu'il ne connaissait pas jusqu'à ce moment, et qui, pour beaucoup de personnes, demeure inexploré et inconnu.

«Tout à coup, continue-t-il dans son récit, tout était là. Personne ne m'avait rien dit de ce rendez-vous avec l'Univers en moi ! J'ai vu la bonté de Dieu et que jamais rien ne nous abandonne sous sa puissance... En cet instant, j'ai découvert la lumière de la joie...Je me souviens que jusqu'à mes 14 ans je n'ai pas donné de nom à cette expérience qui, chaque seconde, se renouvelait en moi, je l'appelais « mon secret »... Je ne savais pas encore (lente découverte que je n'ai jamais achevée) que notre vie intérieure est « une vie » et notre monde intérieur est un « monde »...Le monde extérieur existe, le monde intérieur existe. Qui sait concilier les deux faits ? »

Les années passant, au collège, il se demanda pourquoi jamais personne ne lui avait parlé de cela :

« Je ne comprenais pas pourquoi les professeurs ne parlaient jamais de ce qu'il se passait en eux, ni en nous. Ils parlaient avec moult détails de la formation des montagnes, de l'assassinat de Jules César, des propriétés des triangles...Ils parlaient même des hommes, mais toujours comme des personnages : des personnages de l'histoire ancienne, de la Renaissance... Des personnes réelles, comme le professeur ou comme nous-mêmes, on peut dire qu'ils ne les mentionnaient jamais. Quant au thème de tous les thèmes : le fait que le monde ne s'arrête pas à l'extérieur mais qu'il se prolonge en nous, cela était complètement occulté. Je comprenais bien que le

⁴ Jacques LUSSEYRAN, *Et la lumière fut*, Le Félin, 2005.

professeur pouvait ne pas vouloir ou pouvoir parler de ce qu'il se passait en lui : c'était son problème. Après tout, je n'avais pas non plus envie de partager avec lui ce qu'il m'arrivait. Mais la vie intérieure n'est pas seulement une question personnelle ».

Un secret là-dedans

Je pense que ce que le jeune Jacques réclame, c'est ce que Madeleine Sophie a essayé de nous dire tout au long de sa vie. Elle aussi avait fait cette découverte et voulait partager « son secret » de l'existence d'une vie intérieure avec ses Sœurs et les jeunes filles, et avec tous ceux qui entraient en relation avec elle.

La signification même de son nom, *Madeleine Sophie*, représente une réalité active pour nous tous, porteuse d'imagination. Au début, tout comme pour Ste Thérèse d'Ávila, ses Sœurs parlaient d'elle comme la *Sainte Mère*. Soulignant le trait maternel de celle qui les avait accompagnées avec le regard et les nuits blanches d'une mère, avec cet amour offert en permanence qui, avec une fermeté bienveillante, active le développement et l'accompagne. Elle inculquait ces mêmes valeurs aux éducatrices, dans les Constitutions de 1815 elle leur dit en faisant référence aux jeunes filles : « Vous serez leurs mères – aujourd'hui on ajouterait 'et pères' – et aurez pour elles un vrai amour maternel⁵.

Depuis, nous l'avons appelé *Ste Madeleine Sophie*, soulignant les qualités inhérentes de ses deux prénoms : *Madeleine*, l'amour, la passion pour la vie dans toutes ses facettes, la jalousie, l'élan apostolique, le désir pour que cet amour s'éveille et se propage... et *Sophie*, cette soif d'apprentissage constant, de faire résonner en nous les expériences et nous apporter un peu de sagesse.

Aujourd'hui nous l'appelons *Sophie*. C'était ainsi qu'elle signait ses lettres : *Sophie*. Cela évoque une femme très humaine, qui nous invite à nous prédisposer à la sagesse face à la vie, comme une sagesse pratique, qui non seulement signifie la culture de l'intelligence mais également la finesse intérieure, la délicatesse, le développement de dimensions plus intérieures de la personnalité : l'intuition, les émotions, l'affection, l'esprit... Ces énergies subtiles et profondes qui interagissent dans chaque relation. *Sophie* évoque un archétype de la sagesse féminine que l'éducation doit renforcer : l'esprit du féminin. Dans les cultures globalisées dans lesquelles priment l'efficacité, les objectifs, les résultats, la technicité... nous avons besoin d'une autre façon de nous concentrer et d'accompagner les processus qui naissent d'une dimension plus féminine de la vie, plus réceptive, gratuite et symbolique.

Il est évident que Sophie enseignait par contagion. Quand je vais chercher dans nos racines de l'inspiration pour l'époque que nous vivons aujourd'hui, je me rends compte que c'est réellement évident, mais lorsqu'on le reconnaît, cela peut nous apporter un éclairage: Sophie n'a pas été longtemps en contact direct avec les jeunes filles. Il est possible qu'elle se soit dédiée à l'éducation en donnant cours de l'automne 1801 à novembre 1804, moment où elle part à Grenoble. Une fois nommée Supérieure Générale, en 1806, elle n'a plus pu se consacrer à l'enseignement de façon directe, et a dû renoncer à ce contact permanent. Cependant, elle a toujours essayé de maintenir une certaine proximité : « j'ai faim de jeunes filles », avait-elle l'habitude de dire à ses Sœurs. Elle prenait plaisir à les contempler et à discuter avec elles, et prêtait une attention importante à la façon dont les collèges étaient gérés, à la formation et les attitudes des maîtresses. Elle avait 26 ans et tout le reste de sa vie, jusqu'à ses 86 ans, elle

⁵ *Constitutions 1815, n. 349*

l'aura passé à façonner le cœur de ses Sœurs pour qu'elles soient de bonnes éducatrices, guidant leur vie vers un chemin spirituel intégrateur, simple et profond à la fois, empreint de gestes quotidiens, et elle leur rappelait constamment: « plus vous serez contemplatives, plus apostoliques nous pourrons être... ». C'est ici que nous allons nous pencher dans le détail, afin qu'elle nous guide également. Dans ce magistère intérieur Sophie dispose d'un livre fondateur : l'Évangile, et elle l'associera avec sa propre expérience et la prière.

Dans une correspondance à la Mère Audé (1852), elle lui dit : « En ces temps-ci, nous devons apporter les fondations...insister sur la valeur de la vie et celle des choses pour qu'elles conduisent à Dieu ». *Apporter les fondations* fait référence à donner du soutien, faciliter le terrain, offrir une terre sur laquelle on peut développer une vie sans peur, valoriser cette vie et éduquer *pour que les choses conduisent à Dieu*. C'est une affirmation merveilleuse, elle signifie que nous devons apprendre à nous situer dans le quotidien pour recevoir la bénédiction, apprendre à bénir les choses pour qu'elles nous ouvrent le chemin vers Dieu.

A nos origines, la formation des jeunes filles incluait l'étude assidue de l'Évangile, dans lequel elles découvraient « les pensées et désirs du Cœur de Jésus » et apprenaient à le suivre « comme quelqu'un qu'elles avaient rencontré et qui était parvenu à les conquérir »⁶. En réalisant une série d'expériences, propres à l'époque, les jeunes filles étaient graduellement intégrées à une vie de prière et de présence. C'était l'ambiance qui se respirait et celle qu'elles sentaient vibrer dans leurs éducatrices. Cette initiation à une vie de prière avait pour objectif « d'initier les élèves qui en étaient capables *aux secrets de la vie intérieure...* ». Rappelons l'expression du jeune Jacques : « cette expérience qui, chaque seconde, se renouvelait en moi, je l'appelais « mon secret »... Ce *secret* nous est offert à chacun d'entre nous, c'est notre vérité la plus profonde, cet amour gratuit qui nous habite perpétuellement. Il nous faut définir de nouvelles pratiques en accord avec notre temps, pouvant nous guider et nous conduire à cette expérience-là; c'est l'objectif même de ces jours-ci.

Sophie Barat, puis après elle, Janet Stuart, et bien d'autres femmes au cours de notre histoire sont devenues des femmes qui nous inspirent, au sens littéral du verbe Inspirer : elles nous insufflent une vie plus vaste, plus étendue. Quels sont les traits de cette vie ? Comment les exprimons-nous à notre époque ? Comment pouvons-nous interpréter ces cartographies venant de nos origines afin qu'elles continuent à nous orienter vers la Source ?

Un chemin vers l'humanisation

Sophie et Janet comprennent l'éducation comme un chemin vers l'humanisation. Elles ont conçu une préparation au voyage de la vie où aucun élément de la personne n'est exclu : l'intelligence des jeunes filles, leur esprit, leur capacité artistique, leur qualité corporelle et charnelle... Elles essayaient de voir ce qui les émouvait le plus et exploitaient ce qui était le plus apte et qualifié⁷ des jeunes filles. Surtout, elles formaient leur cœur, réveillaient et orientaient ce centre intégrateur où la vie se recueille et se répand, elles les préparaient pour des relations saines et les intériorisaient dans cette *première Relation* qui fait que toutes celles qui en découlent puissent se développer avec beauté et honnêteté. Sophie rappelait à l'une de

⁶ *La vida en los colegios del Sagrado Corazón*, Madrid 1954. *La vie dans les collèges du Sacré Coeur*

⁷ *La interioridad en la pedagogía de Sofía Barat*, Josefina ESCARTÍN, rscj, Madrid 1997, 62. *L'intériorité dans la pédagogie de Sophie Barat*.

ces compagnonnes : « sans négliger les occupations, apprends-leur à placer Jésus en premier lieu, habitue-les à ce qu'elles l'emmènent partout... au moins par la propension du cœur⁸.

Elles voulaient dire à chaque jeune fille ce que Naomi avait dit à la jeune Ruth lorsqu'elles se dirigeaient ensemble vers un futur inconnu: «ma fille, je veux te trouver un endroit où tu sois heureuse » (Rut, 3, 5). C'est ce que nous voudrions pouvoir dire à chacun de nos élèves, c'est ce que Dieu susurre lors la création à chacune de ses créatures. Et nous savons que ce lieu n'est pas un espace extérieur, nous le construisons depuis l'intérieur.

Janet Stuart souligne que depuis nos débuts nous portons la marque de quelque chose qui appartient aux deux mondes : le visible et l'invisible. Les deux tendances, la contemplative vers la Transcendance et l'active vers autrui, exigent une intensité et une attention continue ; la vie intérieure conserve la clé des deux⁹. Cette vie se comprend comme un trésor à découvrir, comme une graine à faire germer avec dévouement, comme une richesse que l'on reçoit et que l'on doit communiquer¹⁰.

Le Jésuite Javier Melloni exprime magnifiquement que le contraire de l'intériorité n'est pas l'extériorité, mais la superficialité. L'intériorité et la superficialité sont opposées car elles correspondent à deux dispositions incompatibles face à Dieu, face à notre entourage et face à soi-même : la superficialité vit de la quantité ; l'intériorité, de la qualité ; l'une de l'acte compulsif, l'autre de la gratuité ; l'une de la sécurité, l'autre de la confiance ; l'une de l'immédiateté, l'autre de lents processus qui se conçoivent dans les profondeurs du cœur humain. L'extériorité, en revanche, ne s'oppose pas à la vie intérieure, au contraire, elle la complète. C'est le lieu de sa vérification¹¹.

La culture de l'intériorité est la source qui nous permet de fortifier notre présence dans le monde, et de la rendre plus transparente. Pour prendre soin de cette dimension intérieure en tant qu'éducateurs - et cela devient de plus en plus une responsabilité - nous devons dédier des espaces journaliers déterminés pour le silence et les incorporer à notre quotidien. Dans nos centres, nous devrions pouvoir offrir aux professeurs la possibilité d'être initiés au chemin de la contemplation au quotidien. Au même titre qu'on leur propose des cours de langue, on devrait pouvoir leur donner accès à des moments et des lieux au cours de la journée scolaire pour qu'ils puissent apprendre *la langue du cœur*.

Le silence enrichit la vie

Nous constatons tous les jours que le silence est aujourd'hui dévalorisé, ceci est particulièrement vrai dans la culture occidentale plus que dans l'orientale. Pourvu que nous ne découvriions pas trop tard que sans ces moments de silence, la vie se bloque, et « tombe malade ». Le silence est la matrice, depuis celle que nous apprenons à recevoir, comme l'enfant dans le ventre de sa mère lorsqu'il se développe. Ces moments sont nécessaires pour que la vie fasse fructifier ces instants pendant lesquels nous n'avons rien à faire, ni à obtenir, seulement demeurer en un silence amoureux.

⁸ Santa Magdalena Sofía Barat nos habla de vida interior, 57. Ste Madeleine Sophie Barat nous parle de vie intérieure.

⁹ Janet Erskine STUART, *El instituto del Sagrado Corazón* Madrid 1915, 109. *L'institut du Sacré Coeur*.

¹⁰ *La vida en los colegios del Sagrado Corazón* 17. *La vie dans les collèges du Sacré Coeur*.

¹¹ Javier MELLONI (Col.), *La interioridad: un paradigma emergente*, PPC, Madrid 2004, 87-104. *L'intériorité: un paradigme émergent*.

En tant que Supérieure Générale, Janet Stuart a été très surprise du silence qui régnait avant de débiter le cours alors qu'elle rendait visite à une classe de jeunes filles dans une école au Japon. Quand elle rentra en Europe, elle souligna la nécessité de ce silence, de ces espaces de solitude pacifique dont les enfants ont besoin pour leur processus de maturation. Elle indique : « il est très utile de ne pas être toujours sous la pression de la compétition...mais avoir aussi des interludes de solitude relative, en silence et en complète liberté, bien qu'on ne soit pas complètement seul...avec la possibilité de ne rien faire d'autre que vivre et respirer, en profitant de l'air libre et des rayons de soleil, juste pendant quelques minutes. Sans ces moments de pause, les conditions de vie actuelle et les transmissions nerveuses produiraient des tempéraments incapables de repos et de solitude ».¹²

Combien ces paroles furent prophétiques et actuelles, peut-on constater cent ans plus tard. Souvent, nous nous trouvons dans l'incapacité de cette solitude et de ce repos réparateur qui permet de contempler et de recevoir les choses du bon côté de la vie. C'est pourquoi la nature a une vertu thérapeutique pour nous, elle nous soigne de notre avidité lorsque nous la contemplons, offerte au rythme patient de ses saisons, sans jamais rien nous demander, juste s'offrant, gratuite et silencieuse.

Nous devons inclure dans notre temps de travail un repos contemplatif, qui nous guérisse de notre activité permanente et de la compulsivité dans nos tâches, et nous rende la sérénité dans l'action et un sens communautaire de l'existence. Ainsi mentionne le Pape François : « Le repos est une ampliation de la vue qui permet de reconnaître les droits d'autrui »¹³.

On raconte qu'une maîtresse d'école primaire avait l'habitude de commencer la classe par un moment dédié à la tranquillité interne chaque matin. Les enfants devenaient conscients de leur respiration pendant un moment, ils l'appelaient « leur moment de calme ». Un jour, elle leur a dit en débutant la classe : « je voulais m'excuser parce que j'ai été un petit peu brusque avec vous hier, je n'ai pas été aussi patiente que j'aurai dû l'être, je suis désolée ». Un des enfants s'est levé et lui a répondu : « Mais, Mademoiselle, cela pourrait-il être parce qu'hier nous n'avons pas eu de moment de calme ? »

Les enfants sont nerveux d'apprendre comment aller vers l'intérieur, comment apaiser cet endroit intérieur, et nous avons besoin de nous y rendre tous les jours pour pouvoir les y conduire. Le silence ne nous quitte rien, il nous rend tout, mais de façon sublimée, avec un autre regard et avec une autre qualité de présence.

Fermer les yeux pour voir

A notre époque, du moins dans la réalité européenne d'où je viens, le paradigme de l'intériorité fait son apparition avec force dans l'éducation, à travers les maisons d'éditions, les cours, les propositions de méditation dans les collèges... chaque fois, il s'aborde de plus en plus naturellement, et la concurrence spirituelle fait irruption dans les salles de classe. Pour nous c'est la confirmation et c'est une joie de constater comment sont revalorisés des éléments qui étaient présents dans notre tradition avec beaucoup d'importance. Les feuilles de l'arbre du Sacré Cœur changent, les époques se succédant, mais la sève qui circule par ses racines centenaires continue de nous nourrir aujourd'hui.

¹² Janet Erskine STUART, *La educación católica. Especialmente de las niñas*,. Barcelona 1921, 129. *L'éducation catholique. Spécialement des jeunes filles*.

¹³ *Laudato Si*, 209.

Sophie écrit dans le plan d'étude de 1806 : « L'objectif...est de décorer l'esprit des jeunes avec l'étude des lettres et de toutes les branches utiles du savoir, former leur cœur à la vertu, et au delà de tout, leur inspirer respect et amour pour la religion chrétienne, ainsi que simplicité dans leur conduite, modestie, sens de l'économie et du travail. »

La grande résonance de ce plan d'étude, au delà de la distance temporelle des mots, est très émouvante. En effet, ce désir rejoint notre mission éducatrice actuelle: le sens d'harmoniser les multiples dimensions de la personne, sans que l'une ne déséquilibre les autres, parce que seule une vie harmonisée peut devenir une vie radieuse. Sophie veut former des femmes intègres, complètes et l'apprentissage qu'elle propose va de l'intérieur vers l'extérieur¹⁴. Elle participe avec ce regard de sagesse qui unit contemplation et sens du travail parce que, comme l'affirme le Pape François, « quand dans l'être humain la capacité de contempler et de respecter est abimée, les conditions pour que le sens du travail se détériore se créent »¹⁵.

Sophie ne pense pas la religion comme l'enseignement d'un système de valeurs ou d'idées qu'il faudrait inculquer ; pour elle cela signifie « rattacher », c'est-à-dire mettre en relation chaque jeune fille avec Jésus. Et pour cela, il est nécessaire que leurs maitresses vivent aussi cette expérience. Au fur et à mesure que cela deviendra quelque chose de désirable pour nous et qui nourrisse notre quotidien, dans cette même mesure cela le sera aussi pour les enfants, comme par osmose. Sophie disait : « L'exemple est l'œuvre la plus puissante sur l'état d'esprit¹⁶ ».

Janet Stuart, des années plus tard, n'aura de cesse de nous rappeler que nous éduquons à partir de ce que nous sommes, et que lorsque nous transmettons des choses imposées, les enfants le sentent. Elle souligne : « Si nous croyons sincèrement en Dieu, nous en parlerons bien d'une manière abondante, confiante et heureuse... Les enfants comprennent, quand on leur apprend avec attention, que Dieu aime chacun d'entre eux, de façon intime et personnelle, et qu'Il leur demande en retour leur amour¹⁷. L'âme du monde naît de l'élan de cet amour et l'âme des enfants le perçoit.

Notre spiritualité suppose une *mystique des yeux ouverts*, d'engagement, de passion pour concrétiser notre rôle de médiateurs de l'amour de Dieu dans l'histoire. Mais pour pouvoir voir le monde depuis Lui, nous devons chaque jour regarder en Lui. L'artiste-peintre Paul Gauguin avait pour habitude de dire, lorsqu'il allait commencer une nouvelle œuvre : « je ferme les yeux pour voir ».

Deuxième partie

Pour débiter cette seconde partie, je voudrai à nouveau vous demander tous ensemble de fermer les yeux, de respirer, de vous mettre en Présence... Nous allons recevoir sur nous comme une pluie très fine, une musique. C'est la version actuelle et vocalisée de « Jésus, que ma joie demeure », la dernière partie de la cantate que Jean-Sébastien Bach avait composé

¹⁴ D'une certaine façon elle voulait que leurs vies tendent, comme le mentionne aujourd'hui le Pape, vers différents niveaux d'équilibre écologique: « l'interne avec soi-même, le solidaire avec autrui, le naturel avec tous les êtres vivants et le spirituel avec Dieu ». Cf. *Laudato sí*, 177.

¹⁵ *Ibid*, 186-187.

¹⁶ *Constituciones de 1815*, 8-12.

¹⁷ *L'éducation catholique*, 8-12.

pour l'Avent de 1723, plus précisément pour être interprétée lors de la fête de la Visitation, inspiré par la lumière des regards de ces deux femmes, Isabelle et Marie, lorsque l'une partage à l'autre la joie qui l'habite et l'inclut dans sa joie :

« Jésus reste ma joie,
 ma consolation et la sève de mon cœur,
 Jésus s'oppose à toutes les souffrances,
 il est la force de ma vie,
 le plaisir et le soleil de mes yeux,
 le trésor et le délice de mon âme,
 C'est pourquoi je ne laisserai jamais Jésus
 (*jamais je ne laisserai que la vie*)
 hors de mon cœur et de ma vue. »¹⁸

Eduquer dans l'étonnement

Janet Stuart était une grande amoureuse et observatrice de la nature, sa façon de la contempler avec étonnement et stupéfaction, d'en extraire des apprentissages sur la condition humaine, m'a rappelé l'histoire de Jane Goodall, cette femme qui a passé une grande partie de sa vie à faire des recherches sur les chimpanzés de Gombe, en Tanzanie. Elle dit que : « les longues heures passées à leur côté ont enrichi ma vie au delà de l'imaginable ». Quand elle était une petite fille de quatre ans, Jane avait causé grand souci à ses parents en disparaissant de la maison pendant plusieurs heures ; elle était dans le poulailler, attendant qu'une poule pondre un œuf. Cela fut sa première « contemplation zoologique ». Plus tard, elle fut vivement critiquée dans son travail pour avoir donné des noms aux chimpanzés plutôt que des numéros, et ce, alors même que sa méthode de recherche se basait sur sa capacité à sentir de l'empathie et de la joie. Elle appela « David » le premier chimpanzé qui s'est approché d'elle. Elle était assise à côté de lui quand elle vit sur le sol un fruit sec. Elle le prend et lui offre dans la paume de sa main. Elle raconte que David détourna le regard de prime abord, mais qu'ensuite, il la regarda dans les yeux, pris le fruit, le jeta par terre et lui serra la main avec douceur... Depuis l'origine de la vie, ce que nous désirons le plus ne sont pas les « objets » mais la compagnie.

Les enfants réclament cette compagnie, à une époque où la majorité des parents passent la plupart de leur temps hors de la maison. Nous devons leur donner de notre présence et notre regard ainsi que prêter une attention continue à leur développement. Sophie priait instamment à ses Sœurs : « Veillez sur les jeunes filles à tout moment. Soyez toujours présentes pour les aider et les motiver. Que votre présence leur rappelle celle de Dieu¹⁹ ».

Pour nous apprendre à sculpter le cœur des enfants, Sophie et Janet veulent nous doter de ce regard capable de reconnaître et d'encourager ce qui est à peine naissant. Cette façon de regarder implique un travail artisanal, un modelage patient de l'argile précieux et fragile que sont les enfants. De la même manière que Dieu nous regarde, éduquer c'est co-crée, aider à ce qu'ils continuent à développer de nouvelles potentialités.

¹⁸ Traduction complète: <http://www.bachoque.ch/traductions/BWV-147-0>, Projet de Marc Seiler.

¹⁹ *Constituciones 1815*, n. 199.

Éduquer avec étonnement, c'est éduquer l'enfant dans la reconnaissance de la vie, de la beauté, et du mystère qui l'entoure²⁰. création, il la regarde avec étonnement et stupéfaction, il trouve tout ce qu'il a fait bon et beau (Gn 1, 31). Nous naissons tous avec cette vision, cette bénédiction originelle, et nous la perdons petit à petit ; et le voyage de notre vie, c'est d'arriver à la vivre à nouveau en nous-même pour pouvoir l'offrir. Cette vision primordiale, celle qui justifie l'existence, celle qui dit à chaque enfant : « Tu es le bienvenu sur cette terre ». Une vision qui transmette la confiance comme l'expérience de la sécurité, et la confiance comme le courage pour affronter le monde, et prendre des risques.

Notre mission éducatrice nécessite la prière et l'étonnement car nous avons besoin chaque jour de ce regard, de cette vision qui nous voit bons et beaux afin de pouvoir l'offrir aux enfants. Parfois, nous vivons aveuglés parce que nous sommes trop pressés, autocentrés et nous faisons l'expérience d'autres types de regards. Ces mêmes regards que l'on trouve dans des passages de l'Évangile, les regards de ceux qui murmurent, de ceux qui regardent avec méfiance, de ceux qui n'attendent plus rien de nouveau, de ceux qui voient seulement ce qui manque, des regards qui obscurcissent et blessent. Ce sont des regards de flèche qui se fixent là où ils regardent, ou qui ignorent et ne voient pas. Une fois, quelqu'un m'a dit sur quelqu'un d'autre : « cela fait des années qu'il me regarde sans me voir ». Nous pouvons regarder les enfants, sans réellement les voir. Face à ces regards qui nous réduisent, il faut accorder de l'importance aux regards qui nous font du bien, au regard récepteur qui nous accueille, qui nous permet d'être, qui offre de la confiance...celui qui, à la place de souligner les limites, nous fait comprendre le don. Les enfants ont constamment besoin de recevoir ces regards récepteurs pour grandir, ils les réclament.

La cubaine Dulce María Loínez était déjà une poétesse consacrée quand elle se souvint du regard inoubliable de sa mère lui disant au-revoir sur le pas de la porte de la maison : « Elle me regardait un instant, avec son regard capable de me rendre belle, puis elle me disait Au revoir... Touchée par ce signe séraphique, avec une telle assurance dans ses yeux, toute ma timidité et mon manque de grâce disparaissait soudainement²¹ ». Les enfants ont besoin de ces regards qui ne défigurent pas leur image, mais qui, au contraire, les subliment : « en leur donnant le puissant soulagement de savoir qu'on attend quelque chose d'eux²² ».

Aujourd'hui, regarder les enfants dans les yeux est une urgence pédagogique. Savoir rendre à nouveau leur regard vibrant, vif et lumineux devrait être une compétence basique, un élément du CV, et un outil méthodologique. Illuminer leurs yeux et les laisser rentrer à la maison, chez eux, dans leur cœur²³ ; éveiller leur capacité d'étonnement face à la beauté de la vie, et les aider à guérir des blessures qu'ils ont pu avoir, pour qu'aucune d'entre elles ne les prédestine²⁴. Cette manière de regarder est en soi une façon d'aimer.

La mère Stuart nous rappelle que les enfants ne confient leur secrets qu'à ceux qu'ils aiment²⁵, et Sophie insiste sur la conquête des cœurs des jeunes filles : « Toutes doivent avoir

²⁰ Catherine L'ECUYER, *Educar para el asombro*, Plataforma Actual 2015.

²¹ Cité dans B. GONZÁLEZ BUELTA, "Ver o perecer". *Mística de ojos abiertos*, Sal Terrae 2006, 39. "Voir ou paraître". *La mystique des yeux ouverts*.

²² *L'éducation catholique*, 61-62.

²³ José María TORO, *Educar con "co-razón"*, Desclée de Brouwer 200515. *Éduquer avec "co"- "razón (le cœur)*.

²⁴ Boris CYRULNIK, *Los patitos feos. La resiliencia: una infancia infeliz no determina un destino*, Gedisa 2009. *Les vilains petits canards. La résilience: une enfance non joyeux ne détermine pas un destin*.

²⁵ *El Instituto del Sagrado Corazón*, 79. *L'Institut du Sacré Coeur*.

une sincère et tendre affection...Ce sera un amour sans faille, sans excès de familiarité, sans préférences, ni attention aux apparences et aux qualités extérieures. Ce sera un amour tendre et délicat, mais noble, pur et désintéressé²⁶ ». Cet amour est essentiel dans notre labeur éducatif. Aristote disait de certains qui l'approchaient : « Je ne peux rien leur apprendre, ils ne m'aiment pas »...Sophie insiste à conquérir et former le cœur, former le plus intime et caché de chacun d'entre nous parce qu'elle sait que c'est aussi, paradoxalement, la porte d'entrée du monde en nous. La finalité du cœur, son destin, est de s'ouvrir et s'abandonner.

Offerts au monde

JJanet Stuart avait 13 ans lorsque son frère Douglas lui expliqua que chaque être vivant avait une finalité et un but dans la vie, et il lui demanda : « Quels sont les tiens ? ». C'est ainsi qu'elle commença sa recherche. Janet dira ensuite à ses Sœurs : « Il faut se souvenir que chacune des filles est destinée à une mission dans la vie. Ni nous ni elles ne la connaissons, mais nous devons les aider à découvrir leur propre mission et la valoriser ». Elle souhaitait conduire autrui à découvrir comment parcourir le voyage de leurs vies et comment faire usage de son don.

D'une certaine façon cette expérience essayait de se transmettre par des récompenses que recevaient les filles, qui étaient à la fois une reconnaissance et une responsabilité, un don et un devoir. On voulait leur faire comprendre qu'elles appartenaient à une famille plus grande et que le monde ne s'arrêtait pas à elles-mêmes. La fin de la formation consistait à apprendre à développer progressivement d'autres centres d'intérêt, à la façon de cercles concentriques, passant de l'environnement scolaire au familial, de leur relations directes à celles plus distantes et plus nombreuses de leur ville, de leur pays, jusqu'à arriver au monde entier, comme l'endroit de Dieu, comme l'espace où Il a besoin de nous, jusqu'à arriver à comprendre que « toute nécessité, souffrance ou malheur représente, pour les élèves du Sacré-Cœur, un appel d'attention²⁷ ».

Sophie utilise une expression contenant une grande dimension de compassion, à méditer de nos jours : *Bâtir le monde sans le blesser*²⁸, le construire sans l'abimer... Que les enfants et les jeunes puissent découvrir leur place dans le monde comme des instruments de la proximité et de la tendresse de Dieu avec tous les êtres de la planète.²⁹ Comme l'indique le Pape François, lorsqu'il fait référence à l'éducation et à la spiritualité écologique, nous avons besoin d'éducateurs capables de remettre en cause les itinéraires pédagogiques d'une éthique écologique, « de façon à ce qu'ils permettent effectivement de développer durant la scolarité la responsabilité et l'attention fondée sur la compassion³⁰. C'est captivant de savoir que cette pétition du Pape, à savoir une spiritualité alimentée par la passion pour la préservation de la planète, Notre maison à tous, est aussi dans les origines de notre mission éducative. Sophie partageait également cette vision selon laquelle il n'est pas possible de s'engager dans de grandes choses à l'aide seule de doctrines, sans une mystique qui nous anime³¹. Les éducateurs doivent être des hommes et des femmes disposant d'un talent contemplatif.

²⁶ *Constitutions 1815*, n. 201.

²⁷ *La vie dans les collèges du Sacré Cœur*, 16.

²⁸ *Constitutions 1815*, n. 176.

²⁹ *Laudato si*, 217.

³⁰ *Ibid*, 187.

³¹ *Ibid*, 192.

Une trame éducative nutritive

Il y a un récit dans l'Évangile qui illustre la nécessité pour l'enfant d'une vie intérieure nourrie de façon conjointe. On le trouve dans le chapitre 5 de l'Évangile selon Saint Marc. Je vous invite à regarder ensemble cette scène : lorsque Jésus arrive à la maison de Jaïre, on lui dit que sa présence n'était plus nécessaire, la fillette était décédée. Jésus, sans prêter attention à ces paroles, les invita à ne pas craindre, mais à croire. Il affirme avec conviction : « *L'enfant n'est pas morte, mais elle dort.* » (Mc 5, 39). Il introduit dans la chambre de la fillette le père et la mère, les deux sources de notre existence, et ses disciples les plus proches, comme si il voulait nous faire comprendre qu'ils étaient tous indispensables pour la réveiller. Jésus s'est approché d'elle, lui a pris la main et lui dit : « *Talitha qoum* » ce qui se traduit par : « *Jeune fille, je te le dis, lève-toi !* ». Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher; elle avait douze ans » (Mc 5, 41). Ensuite, il demanda à la maison à ce qu'on lui donne à manger.

Tout comme Jésus dans ce récit, nous devons changer de regard, de contact, de voix... pour nourrir ensemble l'intériorité des enfants : les éducateurs, le personnel du collège, les familles, les religieuses... Nous en avons tous besoin, nous formons tous partie de ces réseaux de relations, de cette trame éducative qui permettra que leurs vies se développent accompagnées de solidarité, beauté et santé. Éduquer collectivement de façon à pouvoir réveiller leur affection, leur intelligence, leur cœur... que toute leur corporalité se lève et reprenne son mouvement vers une vie pleine d'amour.

Les liens que nous tissons chaque jour sont plus importants que les rendements. Ces liens créés dans les institutions, lorsqu'ils sont sains, sont le tissu émotionnel qui protège et accompagne la vie des enfants. Le collège devient alors une communauté vivante qui leur offre un terrain, une alimentation et une motivation pour se développer. C'est ainsi que s'exprime Jacques Lusseyran lorsqu'il évoque son enfance : « Aujourd'hui encore, quand je pense à mon enfance, je vis cette sensation sur moi, derrière moi, autour de moi. Cette impression merveilleuse de ne pas vivre par moi même, mais de m'aider totalement, corps et âme, des autres vies qui m'acceptent »³². Nous devons pouvoir offrir aux enfants de l'acceptation, une force émotionnelle, des réseaux de tendresse et de compréhension, capables de nourrir leurs aspirations.

C'est dans la mesure où nous nous accompagnons les uns les autres pour vivre et habiter cette dimension profonde de la vie que nous pourrions transmettre le calme et la chaleur humaine dont les enfants et les jeunes ont besoin. Ce désir est représenté pour nous à travers le symbole de *Mater*, qui préside nos collèges. Elle nous montre une façon intériorisée d'être dans la vie et nous enseigne à regarder le quotidien de la trame scolaire, avec ses côtés clairs et obscurs, comme le lieu privilégié où faire l'expérience du pas amoureux de Dieu.

Renforcer la joie

Deux femmes nous ont accompagné jusqu'ici, et deux autres vont nous guider pour cette partie finale. Rose-Philippine et Ana du Rousier. Cette dernière a reçu la bénédiction de Philippine avant de mourir pour développer en Amérique du Sud la Société du Sacré Cœur. Ce sont des femmes agiles, aventurières, qui ont osé marcher sur des chemins dont les cartes n'existaient pas encore, qui ont tendu des ponts vers d'autres visages et paysages, bien

³² J. LUSSEYRAN, 10.

différents à ce dont elles avaient l'habitude, captivées par le monde qu'elles découvraient, et désireuses de le rendre plus humain, plus pour Dieu.

Elles nous parlent d'audace, d'un attachement à leurs rêves, de générosité et de risque pour affronter des situations inattendues. La certitude que l'Esprit guide l'histoire les a menées à dépasser leurs peurs, à affronter les difficultés, et à oser prendre des chemins inédits. Leurs propres biographies préfigurent ce que nous indique le Pape François : « la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure sont inséparables »³³.

Chacune à sa manière nous enseigne qu'à travers un simple regard contemplatif nous pouvons nous ouvrir au monde sans le craindre, reconnaître ses douleurs sans les éluder, et nous entraîner pour l'emporter sur tout ce qui nous éloigne de l'empathie et de la proximité. Elles nous invitent à choisir la coopération plutôt que la concurrence, la générosité plutôt que l'avidité, la vie aux côtés d'autrui plutôt que l'individualisme.³⁴ Elles nous montrent également comment gagner en confiance, particulièrement dans les moments difficiles.

Tout comme elles, de nos jours, nous avons besoin de *présences créatives* qui nous aident à changer de perspective, à voir les choses depuis un autre angle, et à les vivre avec une vision prédisposée et favorable. La créativité pour apprécier plutôt que de nous plaindre, la créativité pour transcender.

Il existe une histoire de deux amis qui sont sur un pont, l'un dit : « Regarde comme les poissons sont heureux dans la rivière ! » Et l'autre lui répond : « Comment peux-tu savoir si les poissons sont heureux, si tu n'es pas un poisson ? ». Le premier lui répond : « parce que je suis très heureux sur ce pont »³⁵.

Les enfants ont besoin de cette joie pour apprendre, et il est urgent de la renforcer. Nous les éducateurs, sommes non seulement responsables du travail, mais également de la joie. Nous ne pouvons pas la fabriquer, mais nous pouvons mettre en œuvre les conditions nécessaires dans lesquelles elle se crée ; elle naît de l'évaluation positive des choses et de la reconnaissance. Étymologiquement, l'*humour* provient du mot *humus*, la terre, tout comme le mot *humilité*. Cela signifie que nous pouvons accepter avec amour notre propre terre et rire de nous-même, de temps à autre. Une certaine dose d'humour est comme un médicament pour les circonstances et conflits du quotidien. La joie les rend moins pesants à vivre et nous allège.

Quand je donnais cours au collège, je voyais parfois des compagnons *surchargés*: ils devaient remplir de nombreux rapports, apprendre à utiliser de nouveaux programmes sur Internet, corriger des examens, s'actualiser sur les matières... Leur vitalité et leur optimisme allaient de pis en pis, comme si ils perdaient leur lumière. Aujourd'hui, il est essentiel pour notre mission, de façon encore plus prioritaire qu'aucune autre compétence, de se réapproprier le calme et la joie des éducateurs. Il est hautement souhaitable que les équipes directives des centres soient les instigateurs cette démarche et mettent en place des solutions en ce sens.

³³ *Ibid*, 15.

³⁴ Sofia BARANDA, rscj. *Mujeres que construyan el mundo sin herirlo*, Chile 2001. *Des femmes qui construisent le monde sans le blesser*.

³⁵ José María TORO, *Mi alegría sobre el puente. Mirando la vida con los ojos del corazón*, Desclée de Brower, Bilbao 2015. *Ma joie sur le pont. Regarder la vie avec les yeux du cœur*.

C'est seulement face à des présences qui véhiculent un bien-être extérieur comme intérieur que les enfants pourront grandir confiants, s'ouvrir et s'abandonner à la vie.

Philippine et Ana témoignent, à travers l'histoire de leurs vies, que « l'effort et la joie sont des traits distincts » dans la façon d'éduquer³⁶, que l'esprit de corporation se développe à l'aide d'une « discipline joyeuse »³⁷, et que c'est un grand défi de cultiver dans les cours une atmosphère de « joie rassurante »³⁸.

Le petit livre sur *La vie dans les collèges du Sacré-Cœur* se termine sur ces mots: «La grande œuvre à laquelle les préparent les *joyeuses années* de leur éducation est de diffuser dans le monde l'immense amour du Cœur de Jésus ». Au fond, c'est les faire débiter aux côtés d'autres, depuis un travail sérieux et une joie partagée, pour ce voyage de l'amour, objet de notre existence. L'intériorité représente la réserve du cœur dans ce voyage, cet espace habité qui rassemble les forces de la vie et se lance sur le chemin chaque fois avec un sens nouveau.

Les jeunes ont besoin de visages qui vivent ce qu'ils disent et qu'ils leur inspirent confiance en la vie, bien qu'ils soient pleinement conscients des souffrances de notre époque, qui leur donnent des raisons d'aimer et de prendre soin de cette vie. Une sensibilité contemplative est avant tout une réceptivité, une empathie amoureuse, une ouverture à ce Dieu qui se montre dans chacune de ses créatures et du courage pour cheminer selon ce que l'on voit et dont on fait l'expérience.

Au fur et à mesure que Jacques Lusseyran grandit – le garçon de notre histoire – ce monde intérieur qu'il avait découvert après être devenu aveugle a développé en lui une importante vie relationnelle et sociale qui l'a mené à s'engager à atténuer les blessures de son époque. Il est peut être allé plus loin et plus profond que ses yeux extérieurs ne l'auraient emmené. Il écrit : « J'ai découvert la lumière de la joie...et ensuite, j'ai retenu cette seule leçon : Dieu existe, mais Dieu ne se montre pas à nous directement ; il faut le deviner, le connaître dans nos rêves les plus joyeux, dans toutes les confidences que nous fait la nature. Sa présence ne s'interrompt jamais... ».

Quel bonheur, si les enfants et les jeunes de nos collèges pouvaient arriver à vivre dans leur quotidien l'incommensurable proximité, l'irrésistible amour d'un Dieu qui jamais n'interrompt sa présence. Quel présent pour nous, s'ils sortaient du collège en sentant que leurs vies sont bénies et avec la responsabilité d'être les *porteurs de dons* là où ils sont : dans leurs familles, dans leurs entreprises et occupations, dans leurs pays...dans n'importe quel scénario dans lequel ils écrivent leurs propres histoires. Avoir pu leur apporter les ressources intérieures pour habiter ce monde non pas dans la préoccupation et avec arrogance, mais plutôt avec humilité, générosité et confiance.

Approfondissant dans ce trésor que sont nos racines, j'aurai aimé être élève au Sacré Cœur. Peut-être que la majorité d'entre vous n'ont pas non plus été élèves dans nos centres mais une fois que nous avons rencontré l'éducation du Sacré Cœur, si nous avons l'opportunité que Sophie, Janet, Philippine, Ana... et toutes ces femmes de lumières qui nous ont précédé « nous visitent », nous saluent de la même façon que Elizabeth et Marie le font, nous accompagnent dans la tâche de former notre cœur et de nous développer dans cette direction profonde de la vie : plus nous sommes contemplatifs, plus nous sommes humains; plus nous

³⁶ *La vida en los colegios*, 11. *La vie dans les collèges*.

³⁷ *Ibid*, 13.

³⁸ *Ibid*, 5.

vivons cette intériorité, plus nous connaissons la compassion...Et dans la mesure où ceci est une expérience vitale pour nous, les enfants et les jeunes aussi le recevront par débordement. Je voudrai terminer avec un proverbe soufi qui illustre parfaitement ma pensée : « *Ton maître n'est pas celui dont tu écoutes les discours, mais celui dont la présence te transforme.* ».

Merci pour votre attention !

Mariola López Villanueva, rscj
México, le 22 octobre 2015